

## La Patrie : l'émigré, le grand homme et le chevalier

Étrange récit de voyage que l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, où le terme de « patrie » revient de manière obsédante, appliqué moins aux pays visités qu'à celle du voyageur lui-même ! Le foyer, incarné par les traces de la France saisies au fil du périple, y semble au moins aussi attractif que l'Orient. Il est vrai que le titre (« ...et de Jérusalem à Paris ») précise que le lecteur ne sera pas abandonné aux rivages de la mer Morte, mais reviendra en France. Le *nostos* est inscrit au cœur de cet itinéraire, sous la figure tutélaire d'Ulysse, mais aussi d'Énée, personnage de la fondation d'une nouvelle Troie : ce serait partir pour mieux revenir. Or, dans la France révolutionnée, cette notion de « patrie » pose problème et demande à être repensée. Ainsi, dans la lettre du 8 novembre 1803 à César-Guillaume de La Luzerne, Chateaubriand relate la mort de Pauline de Beaumont et expose les dispositions prises pour la cérémonie funèbre, expliquant le choix de l'église : « Cette église de S[aint]-Louis, qui porte encore dans ses ornements et dans ses voûtes les armes et les inscriptions de notre *ancienne patrie*<sup>1</sup> ». Mettant en lumière une fracture entre l'individu et son pays, Chateaubriand ne reconnaît plus sa patrie dans la France de 1803, mais bien dans celle de Saint-Louis et des chevaliers de la France médiévale, personnages qui figurent dans deux étapes du voyage de 1806-1807, Jérusalem et Carthage. Ainsi, parmi d'autres objectifs, le voyage vise à la reconquête d'une patrie après la Révolution, reconquête qui relève d'abord du symbolique. Dans son exploration de l'Orient, Chateaubriand est en quête d'une généalogie – les origines culturelles de la France – et des traces laissées par ceux qui sont désignés comme les ancêtres, avec pour horizon la France, qui aimante le regard du voyageur. Il est vrai que le rapport des autres à leur patrie est également interrogé : l'indifférence des Grecs modernes envers leur pays ou la nostalgie de l'Italie que Chateaubriand prête au grec Avriamotti. Mais ces deux exemples montreront qu'à travers ces personnages, c'est d'abord la relation des Français à la patrie issue de la Révolution qui est en jeu.

Les Lumières avaient donné une double dimension à ce terme, ainsi qu'en témoigne le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article « Patrie » de l'*Encyclopédie* : « ce mot vient du latin, *pater*, qui présente un père & des enfants, & conséquemment il exprime le sens que nous attachons à celui de *famille*, de *société*, d'*état libre*<sup>2</sup> ». Notion affective, liée au père et au cercle familial, et

---

1. *Correspondance générale*, éd. Béatrix d'Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette, Gallimard, t. I, 1977, p. 274.

2. *Encyclopédie*, 1765, t. XII, p. 178.

politique, impliquant la liberté comme condition nécessaire, ce qui constitue le *leitmotiv* de l'article de Jaucourt. Dans cette intervention, il s'agira donc d'examiner comment Chateaubriand repense la patrie en termes personnels, en réponse à un sentiment d'exil, mais aussi et d'abord dans une perspective politique et historique où, en opposition avec la notion républicaine de nation, il tente de proposer sa vision de la patrie dans un battement entre la patrie de l'esprit, celle des grands hommes, héritée des Lumières, et ce que j'appellerai la « patrie troubadour », dans laquelle le légitimiste catholique cherche à fonder ce qu'il considère comme une nouvelle France.

« *Instinct de la patrie* » et exil

Au fil de l'*Itinéraire* se développe une conception de la patrie et de la relation entre l'individu et son pays<sup>3</sup>. Le brassage des nations dans l'espace méditerranéen peut remettre en cause le lien entre l'individu et sa terre natale, comme l'illustre le personnage de Joseph, Milanais attaché à Smyrne comme sa seconde patrie, cas qui sert d'exemple à l'argument « *ubi bene, ibi patria* »<sup>4</sup>. Toutefois, cette mobilité de l'appartenance est largement subordonnée au *topos* du « caractère national » (p. 489), analogue aux stéréotypes qu'on trouve dans *Corinne*, roman contemporain de Mme de Staël. Chateaubriand avait consacré un chapitre du *Génie du christianisme* à ce qu'il désigne comme « l'instinct de la patrie ». Se démarquant de la vulgate philosophique, telle qu'illustrée par Jaucourt, il avançait que l'attachement à un lieu, à une terre, relève certes de la nature physique de l'homme, mais par un effet de la Providence qui a voulu que même l'esquimau soit attaché à son « épouvantable patrie »<sup>5</sup>. Dans l'*Itinéraire*, l'instinct de la patrie demeure une des deux composantes essentielles de la nature humaine, avec la religion, appréhendée en termes de psychologie morale (p. 145). Cette idée est illustrée par le « médecin italien Avramiotti » (*ibid.*), supposé être nostalgique de l'Italie. Or ce médecin était en réalité un Grec de Zante, fervent défenseur de sa nation. Ce cas rend compte de la difficulté de l'assignation nationale dans un espace méditerranéen aux territoires et aux langues morcelés<sup>6</sup>. La caractérisation hâtive et fautive d'Avramiotti est d'autant plus frappante qu'elle donne lieu à un développement lyrique, ponctué

3. Sur cette question de la nation, voir Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Éditions du Seuil, 1999.

4. *Itinéraire de Paris, à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Gallimard, coll. Folio classique, 2005, p. 234. Toutes les références, désormais dans le texte, renvoient à cette édition.

5. *Génie du christianisme ; Essai sur les Révolutions – Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 596.

6. Pour Jean-Claude Berchet (p. 651, note 4), c'est peut-être le fait qu'ils se soient entretenus en italien qui a pu induire Chateaubriand en erreur. La question des langues est fondamentale dans l'*Itinéraire* ; voir Arnaud Bernadet, « L'Orient de la langue. Chateaubriand et la poétique de l'étranger dans l'*Itinéraire* », à paraître dans *Le Voyage en Orient de Chateaubriand* [colloque de la Société Chateaubriand, École normale supérieure, 19 et 20 octobre 2006], textes rassemblés et présentés par Jean-Claude Berchet, Manucius, 2006.

par une comparaison, en chiasme, avec un compagnon d'Énée se souvenant en Italie d'Argos. Ce lapsus illustre l'importance de la nostalgie, au sens le plus littéral, à savoir le désir de sa patrie absente, fantasmé par le voyageur sur un personnage pourtant indigène.

Ainsi, dans *l'Itinéraire*, l'instinct de la patrie apparaît comme une force fondamentale qui se manifeste régulièrement dans le cours du voyage. À l'étonnement devant la lumière orientale, Chateaubriand superpose le paradoxal envoûtement suscité par un ciel gris : « le ciel était nébuleux, et l'air froid comme en France ; c'était la première fois que je remarquais cette espèce de ciel dans l'Orient. Telle est la puissance de la patrie ; j'éprouvais un plaisir secret à contempler ce ciel grisâtre et attristé, au lieu de ce ciel pur que j'avais eu si longtemps sur ma tête. » (p. 249.) Se construit une relation, exprimée sur le mode du pathos, entre l'être et un lieu que Chateaubriand désigne volontiers par le ciel.

Ce qui constitue fondamentalement l'élément d'accroche de la patrie, c'est le territoire du père<sup>7</sup>. Ainsi le narrateur nous dit préférer, à l'instar de Télémaque, ses « rochers paternels aux plus beaux pays » (p. 136). Dans un retour du signe venu du ciel, une hirondelle rendant visite aux passagers dans la traversée de Rhodes à Jaffa offre une illustration privilégiée de ce lien (p. 275), explicitement exprimé dans le *Journal de Jérusalem* ; à la suite d'une longue énumération d'oiseaux, arrive :

Enfin une hirondelle, qui passe vraisemblablement en Égypte comme moi et qui peut-être vient de France comme moi. Je suis bien tenté de lui demander des nouvelles de la *patrie*. Peut-être avait-elle son nid sous la corniche de ce palais où j'ai aussi le mien ; peut-être était-elle retirée à la fenêtre de quelques-uns de mes amis, ou vient-elle de ce *toit paternel* que j'ai quitté depuis si longtemps et auquel elle a été plus fidèle que moi<sup>8</sup>.

On notera d'abord que l'élément déclencheur, comme le ciel gris, vient du haut et renvoie au « toit » ; élément qui fait synecdoque appartient également à ce qui se situe au-dessus de l'individu, dans un motif obsédant chez Chateaubriand. Le deuxième élément constitutif de l'imaginaire de la patrie est son rattachement aux souvenirs de l'enfance (« notre berceau » [*ibid.*]). À la Providence se substituent une psychologie, sensualiste – l'impression du ciel, la vue d'une hirondelle – et un imaginaire familial, plaçant au centre le père, cœur étymologique du terme « patrie ».

Tout autant qu'à la subjectivité personnelle ce renvoi au « toit paternel » ressortit à une vision du politique, car la paternité renvoie ici à un imaginaire aristocratique de l'ancêtre et de la

---

7. Sur *l'Itinéraire* comme voyage vers le père, voir Jean-Marie Roulin, *Chateaubriand. L'exil et la gloire*, Champion, 1994, p. 205-216.

8. *Journal de Jérusalem*, notes inédites publiées par Georges Moulinier [Mme Georges Moulinier] et Amédée Outrey, éd. révisée par Pierre Clarac et Georges Collas, Belin, 1950, p. 32. Je souligne.

filiation, situés situés ? au cœur vibrant de la nation. Ainsi les souvenirs d'enfance, évoqués avec émotion au jour du Nouvel An 1807 passé à l'ancre au large de l'archipel de Kerkennah, sont associés à la « bénédiction » et aux « présents paternels » (p. 487). Cette joie d'enfant à Noël relève d'un patriarcat religieux (la bénédiction) et nobiliaire, dans le don octroyé par le père.

Dans ce dernier exemple, le souvenir de la patrie est d'autant plus fort et émouvant qu'il surgit en situation d'exil, dans une forme de nostalgie au sens étymologique. Il y a chez Chateaubriand une tension entre l'« instinct voyageur et la soif du repos<sup>9</sup> », comme le dit Eudore à Jérôme dans *Les Martyrs* ; ou, dans une autre formulation du deuxième terme : « Si un instinct sublime n'attachait pas l'homme à sa patrie, la condition la plus naturelle sur la terre serait celle du voyageur<sup>10</sup>. » Dans *l'Itinéraire*, tout se passe comme si le voyage exacerbait l'« instinct sublime » de la patrie et lui donnait toute sa puissance émotionnelle. Ainsi, dans les rencontres que procurent les hasards du voyage, Chateaubriand relève tout ce qui peut être une trace de la patrie. Lorsqu'il voit le nom de Fauvel inscrit sur un mur de Tégée, c'est sa qualité de compatriote qui l'émeut d'abord : « Il faut être voyageur pour savoir quel plaisir on éprouve à rencontrer tout à coup, dans des lieux lointains et inconnus, un nom qui vous rappelle la patrie. » (p. 111.) La rencontre du Père Clément à Bethléem fait surgir la même attention à la patrie commune : « il me donna un salut froid et court. Je n'ai jamais entendu chez l'étranger, le son d'une voix française sans être ému » (p. 309). La trace française est d'autant plus frappante qu'elle surgit dans l'éloignement du pays. Les vers du *Philoctète* de Sophocle, qui illustrent la deuxième scène, sont significatifs ; d'abord parce que cette citation souligne la matérialité de l'appartenance à la Grèce : *phonema*, littéralement, la voix, que la traduction de La Harpe affadit en « parole » (*ibid.*), ensuite parce que Philoctète est un exilé, un banni sur son île. Il renvoie, en profondeur, au motif de l'exil qui encadre le texte : au début, où le moment du départ est celui où le voyageur quitte sa patrie (p. 76), et à la fin, où l'exil est évoqué par le biais d'un vers de Virgile. Mais cet exil n'est pas seulement celui, spatial, du voyageur.

En effet, au moment de partir, Chateaubriand se définit en ces termes : « presque étranger dans mon pays, je n'abandonnais après moi ni château, ni chaumière » (*ibid.*). Un étranger dans la France de l'Empire, mais aussi un étranger qui regrette son « ancienne patrie ». C'est le même motif que celui de René de retour en France après son voyage : « Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie, que je ne l'avais été sur une terre étrangère<sup>11</sup> » ; Pierre Barbéris a vu dans ce sentiment d'étrangeté de René l'expression du jeune noble dans la société moderne<sup>12</sup>. Dans les

9. *Les Martyrs* ; *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Gallimard, coll. Bibliothèque de Pléiade, 1969, t. II, p. 181.

10. « De l'Angleterre et des Anglais » (1800), dans *Mélanges littéraires* ; *Œuvres complètes*, Gosselin, 1836, t. XVII, p. 3.

11. *René*, éd. Jean-Claude Berchet, Flammarion, coll. GF, 1996, p. 177.

12. Pierre Barbéris, *René de Chateaubriand. Un nouveau roman*, Larousse, 1973.

*Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand décrit l'impression reçue à son retour dans la France de 1800 après son émigration en Angleterre : « La France m'était aussi nouvelle que me l'avaient été autrefois les forêts de l'Amérique<sup>13</sup>. » C'est ce même sentiment d'étrangeté face à son propre pays qu'exprime le narrateur de *l'Itinéraire*, dans un exil reposant sur le temps et le passage de l'Histoire. À cela s'ajoute, bien sûr, les traces de l'exil spatial, vécu par les émigrés et dont Chateaubriand a fait l'expérience en Angleterre.

D'individuel et spatial l'exil devient un sentiment collectif et temporel, exprimé dans une formule célèbre et fondatrice de *l'Essai sur les Révolutions* : « Chaque âge est un fleuve [...]. Mais il me semble que nous sommes tous hors de son cours<sup>14</sup> ». Il s'applique plus particulièrement à la « détresse de l'émigration<sup>15</sup> ». Dans l'article du *Mercur de France* consacré au *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* d'Alexandre de Laborde, dont certains fragments ont été repris dans *l'Itinéraire*, Chateaubriand tisse un lien entre les émigrés français et l'exil à Babylone à l'occasion de la rencontre du père Clément exilé loin de sa patrie :

En quel lieu du monde nos tempêtes n'ont-elles point jeté les enfants de saint Louis ?  
 Quel désert ne les a point vus pleurant leur terre natale ? Telles sont les destinées  
 humaines : un François gémit aujourd'hui sur la perte de son pays, aux mêmes bords  
 dont les souvenirs inspirèrent autrefois le plus beau des cantiques sur l'amour de la  
 patrie : *Super flumina Babylonis*<sup>16</sup> !

La version de *l'Itinéraire* supprime ce qui a trait à l'émigration, notamment l'évocation des « enfants de saint Louis » (p. 310), sans doute pour des raisons de censure. Prolongeant cette image de l'individu exilé dans son pays, l'extrait du troisième acte d'*Athalie* que le voyageur lit à Jérusalem chante ce motif : « Jérusalem, objet de ma douleur, / Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ? » (p. 408). Chateaubriand récitant ce passage à Jérusalem, c'est Racine relu au flambeau de l'expérience de l'émigré de retour dans le Paris révolutionné, tel qu'il est décrit dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Dans la même perspective, *l'Itinéraire* établit une analogie entre la situation des pères à Jérusalem et la position des Français pendant la révolution : « l'état où ils [les pères] vivent ressemble à celui où l'on était, en France, sous le règne de la terreur. » (p. 450.) Le rapprochement esquissé entre l'émigration et l'exil à Babylone jette un éclairage sur l'étonnante description du peuple juif qui conclut l'article. Car l'attachement et la fidélité constante que le peuple juif marque aux « décombres de sa patrie » tiennent du miracle. Il devient même frère de

13. *Mémoires d'outre-tombe*, XIII, 3, éd. Jean-Claude Berchet, Le Livre de Poche, coll. La Pochothèque, 2003, t. I, p. 614.

14. *Essai sur les Révolutions ; Essai sur les Révolutions – Génie du christianisme*, éd. cit., p. 42.

15. Expression utilisée dans la préface pour les *Œuvres complètes de l'Essai sur les Révolutions* (éd. cit., p. 7).

16. « Sur le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* par M. Alexandre de Laborde », *Mercur de France*, 4 juillet 1807 ; rééd. dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. XVII, p. 261-62.

René et des légitimistes rentrés après l'émigration, voire du voyageur lui-même : « il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays<sup>17</sup> ». L'expérience du peuple juif, à Babylone autrefois et à Jérusalem aujourd'hui, est le miroir de celle de l'émigration, parce que l'Histoire en a fait, situation singulière, des exilés dans leur propre patrie. En retour, l'émigration est nimbée d'une aura biblique. Cela dit, pour le catholique Chateaubriand, les Juifs « demeurent dans leur déplorable aveuglement » (p. 450), semblable à celui de certains légitimistes qui « refusent de s'éclairer »<sup>18</sup>. Chateaubriand ne les aurait sans doute pas décrits ainsi en 1811, ce qui constituerait une autre explication à l'effacement du lien entre Babylone et Coblenz. Il n'en reste pas moins qu'ils sont les uns et les autres en attente d'une nouvelle Jérusalem, d'une patrie régénérée.

L'instinct de la patrie, postulé comme une marque que la Providence ancre en chaque homme, s'incarne dans une position historique, dans une destinée qui n'est pas simplement individuelle, mais collective. La récurrence du possessif « notre », ponctué parfois par « commune », définit la relation du voyageur et du lecteur face à son pays. De même, le retour est une idée centrale, il est ce qui donne sens au voyage et obéit à un autre instinct de l'homme comme le dit l'*Essai sur les Révolutions* : « Après avoir erré sur le globe, l'homme, par un instinct touchant, aime à revenir mourir aux lieux qui l'ont vu naître, et s'asseoir un moment au bord de sa tombe, sous les mêmes arbres qui ombragèrent son berceau<sup>19</sup>. » Or ce retour est pensé, après le récit de la mort de saint Louis, comme un retour collectif : « Je n'ai plus rien à dire aux lecteurs ; il est temps qu'ils rentrent avec moi dans notre commune patrie. » (p. 540) Certes, il y a dans cette adresse au lecteur un effet rhétorique, liant l'itinéraire du voyageur et le parcours de la lecture. Au-delà de la reprise du *topos* est posée la question de la refondation symbolique de la patrie par le pèlerinage aux grands lieux, notamment aux tombeaux des grands hommes.

#### *De la patrie de l'esprit et des arts à celle de la charité*

Pour fonder la nouvelle patrie, il est clair que Chateaubriand ne peut recourir au peuple. En revanche, il est tenté d'emprunter certains grands concepts aux Lumières, en particulier celui de l'esprit et du grand homme<sup>20</sup>. Dans ce qui constitue la grandeur d'une nation, Voltaire, entre

17. *Ibid.*, p. 449. Sur la fraternité des émigrés et du peuple juif, voir Jean-Claude Berchet, « Le Juif errant dans les Mémoires d'outre-tombe », *Revue des sciences humaines*, 245, 1997, p. 129-150.

18. L'*Essai sur les Révolutions* décrit les monarchistes en ces termes : « les seconds nous retiennent en arrière, refusent de s'éclairer, et veulent rester les hommes du quatorzième siècle dans l'année 1796. » (éd. cit., p. 42-43).

19. *Ibid.*, p. 73.

20. Sur l'émergence de cette notion, voir Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Fayard, 1998.

autres, avait donné, dans *La Henriade*, dans *l'Essai sur les mœurs ou Le Siècle de Louis XIV*, la primauté à l'esprit sur la conquête. C'était une voie aisée que de penser la patrie en ces termes. Le parcours de *l'Itinéraire*, défini comme un « long pèlerinage aux tombeaux des grands hommes » (p. 532), suit ainsi un sentier de la gloire, littéraire, au premier chef, avec Homère, Virgile, Le Tasse et Racine. Aller « chercher les Muses dans leur patrie » (p. 80) répond d'abord à la quête d'inspiration pour *Les Martyrs*, ainsi qu'à la nécessité de « se replacer à la source de son éclosion [du texte occidental] » et de « renouer avec une écriture psychopompe qu'il envisage comme un rituel de résurrection », remarque Jean-Claude Berchet dans son introduction (p. 34). Résurrection dans la perspective d'une écriture, mais également serais-je tenté d'ajouter, dans la quête de la refondation non seulement de l'être, mais de la communauté à laquelle il se rattache. Le voyage opèrerait, matériellement et donc dans le désordre, une *translatio studii*, transfert des arts et de l'esprit de Jérusalem à Athènes et d'Athènes à Paris. D'ailleurs, le parcours d'Énée, qui transparait en filigrane de celui de Chateaubriand, reflète ce déplacement de l'esprit, en ce qu'il transfère la civilisation troyenne à Rome. Et l'on est encore dans cette logique de la *translatio*, lorsque le voyageur affirme que les Français sont le peuple qui « ressemble le plus » aux Grecs (p. 194).

C'est dans cette perspective que le terme de « patrie » est rattaché à une qualité de l'esprit ou à un grand homme, ce qui redéfinit même la notion de « patrie ». La Grèce est ainsi la « patrie des Muses », elle est celle « des arts et du génie » (p. 87) et de la « gloire ». De même, le complément du nom accolé à « patrie » offre l'énumération d'un panthéon : l'Italie est « la patrie d'Horace et de Virgile » (p. 77), la Grèce celle « d'Homère, d'Hérodote, d'Hippocrate, de Thalès, d'Aspasie » (p. 268). La patrie renvoie ici à un ensemble constitué par une civilisation, au sens de Voltaire, mais aussi à la pensée du grand homme qui rayonne sur son siècle et sur son pays. Son essence se définit par son panthéon : la patrie doit sa reconnaissance à ceux qui l'ont illustrée, car elle leur est redevable de son existence et de ses contours. Ainsi, le grand homme déteint par métonymie sur sa patrie et l'effet que sa vue produit : « À l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes » (p. 166.)

Justifiant la nécessité d'une *translatio*, Chateaubriand souligne l'écart entre la grandeur antique de la Grèce et son présent de pays asservi. Or cette condition résulte peut-être aussi de la relation que l'individu entretient avec son pays. Si, au temps de Périclès, « l'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un goût éclairé. » (*ibid.*), aujourd'hui les Grecs sont honteusement indifférents à ce qui touche leur patrie, leur langue et leur histoire (*ibid.*), par un effet du despotisme, comme le relevait Jaucourt. Chateaubriand pose ainsi les éléments qui articulent l'imaginaire du panthéon et celui de la *translatio*. Or cette synthèse

se heurte à une difficulté majeure : l'idée qui sous-tend la notion de « couleur » locale et qui assigne une patrie aux Muses et un lieu à la plus belle poésie. Pour le dire autrement, si les Muses se sont déplacées, si elles sont mobiles et universelles, pourquoi aller les chercher dans leur terroir ? Plusieurs réponses s'offrent ici, dont je ne retiendrai que celle qui est liée à ma perspective. À savoir, qu'il y a effectivement une difficulté majeure, non surmontée dans *l'Itinéraire*, à penser en même temps la nation par sa culture héritée de l'antiquité et par l'attachement à une terre, un paysage, idée qui commence à s'imposer en ce début de XIX<sup>e</sup> siècle. L'épineux problème du transfert des œuvres d'art hors de leur patrie est significatif à cet égard.

La question, cruciale à l'époque, a suscité un débat passionné autour notamment du musée Napoléon : doit-on laisser les œuvres dans le pays où elles ont été créées ou faut-il les rassembler dans une capitale de l'esprit<sup>21</sup> ? À cette question, et dans la ligne du *Génie*, on s'attendrait à ce que Chateaubriand répondît clairement que les œuvres sont attachées à un site et mises en valeur par une lumière. Blâmant les spoliations de Lord Elgin, il ne manque certes pas de réaffirmer cette idée, mais, faisant écho à la constitution du musée Napoléon, une nuance est apportée :

Au reste, j'avouerai que l'intérêt de la France, la gloire de notre patrie, et mille autres raisons pouvaient demander la transplantation des monuments conquis par nos armes ; mais les beaux-arts eux-mêmes, comme étant du parti des vaincus et au nombre des captifs, ont peut-être le droit de s'en affliger (p. 185).

L'autocensure explique sans doute que Chateaubriand n'ait pas critiqué sans ambages ce que Napoléon aurait pu lire comme une attaque contre son musée. Une ambivalence n'en demeure pas moins, qui renvoie au conflit entre deux conceptions de la patrie : celle qui, articulant esprit et *translatio*, *transplante* les œuvres, impliquant un classicisme universel, et celle qui les lie à un climat et à une lumière, exaltant les caractéristiques et les couleurs locales. Dans la même hésitation, Chateaubriand vante d'un côté les mérites de l'imitation, alors que, de l'autre, il souligne que l'art doit être conforme aux mœurs d'un peuple et que « nos édifices imités de l'Antique sont pour la plupart mal placés ! » (p. 212). Ce qui vaut pour la littérature, pour *Les Martyrs*, imité s'il en est de l'antiquité, ne vaudrait pas pour l'architecture. En ce point viennent se heurter deux approches des constituants de la patrie. Face à cette impasse, une autre conception se développe.

Dans le mouvement inverse, la patrie s'incarne dans son rayonnement vers l'extérieur. On a vu combien le voyageur est avide de traces, qui, loin de n'être que des signes, renvoient à une nature française. C'est d'abord la valeur des armes qui est l'une des voies majeures de la gloire,

---

21. Voir Philippe Bordes, « Le musée Napoléon », dans *L'Empire des Muses*, dir. Jean-Claude Bonnet, Belin, 2004, p. 79-89.



comme l'épée de Godefroy (p. 446). Ce sont aussi les petits Bédouins faisant l'exercice à la française (p. 295-296). Des Croisades à la campagne d'Égypte une continuité se dessine. La patrie se construit aussi par le discours d'une continuité dans le temps : quelque six cent ans plus tard, Napoléon venge les soldats de saint Louis battus à la bataille de Mansoure, comme Chateaubriand répond aux Bédouins répétant des expressions empruntées à l'armée de Bonaparte par le cri de guerre « des compagnons de Godefroy et de saint Louis (p. 296). Hommage rendu à Napoléon, que Chateaubriand détourne en inscrivant la geste du général révolutionnaire dans une destinée providentielle, car le voyageur crie : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » (*ibid.*).

Les armes valent d'abord parce qu'elles sont le moyen de la diffusion d'une « civilisation nouvelle, apportée par le génie de la France sur les bords du Nil » (p. 462), qui contribue à la liberté des femmes du Caire (p. 474). La question peut se poser de savoir si Chateaubriand manifeste là une idée précoloniale de la France ou en appelle simplement à ce qu'on appelle pudiquement l'« ingérence humanitaire ». Sans entrer dans ce débat, oiseux ici, je voudrais du moins souligner qu'est affirmée une forme d'universalité de la nation française. Or le *Génie du christianisme* s'était démarqué de l'universalisme des philosophes : « Les philosophes modernes [...] n'ont plus vu d'instinct de la patrie. Ils se sont mis à aimer le genre humain, c'est-à-dire à n'aimer personne<sup>22</sup>. » Chateaubriand n'abandonne pas l'idée d'une universalité de certaines valeurs, mais en déplace le contenu, ou, pour mieux dire, la replace là où les philosophes l'avaient empruntée, à savoir dans le catholicisme. Ainsi, les traces les plus belles et les plus glorieuses laissées par la France sont celles des « actes de sa bienfaisance » (p. 423) Le Fénelon des *Natchez* évoquait « d'ardents amis de la patrie<sup>23</sup> », dont les actions placées au-dessus des arts, se caractérisaient par le sacrifice. On assiste donc dans *l'Itinéraire* à une catholicisation de l'articulation du grand homme et de la *translatio*, dans un déplacement qui concerne les personnes et les valeurs.

Dans les pays visités, le voyageur trouve accueil auprès de compatriotes qui incarnent un éclat de la patrie dans l'étranger : Fauvel à Athènes, M. Magallon à Rhodes ou les époux Devoise à Tunis. Aux côtés de ces figures, Chateaubriand souligne l'hospitalité chrétienne (par exemple à Jaffa, p. 282) et accorde une attention particulière aux missions. À Athènes, il fait ainsi un éloge de l'hospitalité qu'« un religieux français » avait accordée à Chandler (p. 200), prélude à un développement sur les bienfaits des missions à qui « nous devons encore nos premières notions sur la Grèce antique » (*ibid.*). La constitution d'un savoir, qui est au fondement de l'esprit et du génie d'une nation, se trouve par là assignée aux missionnaires catholiques, qui ont assuré une

---

22. *Génie du christianisme*, éd. cit., p. 1325.

23 *Les Natchez*; *Œuvres romanesques et voyages*, éd. cit., t. I, p. 273.

part du transfert de la culture grecque en France. La thématique du grand homme et de la *translatio* est déplacée : de laïque, elle s'empreint d'une dimension religieuse.

S'ils ont contribué à la récolte du savoir en Grèce, en Palestine ou en Égypte, les Pères incarnent également une valeur qui va être inscrite dans celles de la nation, la bienfaisance. Commentant l'action des Pères à Jérusalem :

Honneur à un pays qui, du sein de l'Europe, veille jusqu'au fond de l'Asie à la défense du misérable, et protège le faible contre le fort ! Jamais ma patrie ne m'a semblé plus belle et plus glorieuse, que lorsque j'ai retrouvé les actes de sa bienfaisance, cachés à Jérusalem dans le registre où sont inscrites les souffrances ignorées et les iniquités inconnues de l'opprimé et de l'opresseur (p. 423).

La grandeur de la patrie est clairement placée du côté de la générosité chrétienne, ce qui appelle un déplacement du panthéon. C'est l'église du Saint-Sépulcre qui en fait désormais office, avec le tombeau vide de Jésus que côtoie, pour le franciser, celui de Godefroy de Bouillon, promu en fondateur d'une des grandes valeurs de la patrie. Le deuxième grand homme de ce panthéon, saint Louis, incarne de manière supérieure cette vertu de bienfaisance, sous l'espèce de la charité. Un passage du *Journal de Jérusalem*, non repris dans l'*Itinéraire*, le dit très clairement :

Je me suis endormi en pensant que saint Louis avait donné il y a 400 ans, dans cette même ville [Acre] un exemple éclatant de cette charité dont je goûtais les bienfaits. [...] L'image de ce roi de France courbé sous le poids de la charité fut le dernier sentiment qui m'occupa sur la terre avant de tomber dans le sommeil<sup>24</sup>.

Les valeurs fondamentales de la patrie se déplacent ainsi de l'esprit à la charité, dans une gradation pascalienne. La bienfaisance, dans la légende monarchiste, s'incarnait en Louis IX plus qu'en tout autre roi de France. Dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle commençait à naître un mouvement esthétique, le genre troubadour, qui se développera plus particulièrement sous la Restauration. La « peinture troubadour », par exemple, donnant à voir une France médiévale gothique, mettait en scène des personnages que l'on retrouve dans l'*Itinéraire*, comme des chevaliers ou Le Tasse<sup>25</sup> ; peu avant la rédaction de l'*Itinéraire*, Fleury Richard avait exposé au Salon de 1808 un tableau intitulé *La Déférence de saint Louis pour sa mère*. Il y a entre le récit de voyage de Chateaubriand et ce mouvement des convergences – particulièrement audibles dans *Les Aventures du dernier Abencérage* – qui exaltent la valeur chevaleresque ainsi que la charité royale. À travers certaines étapes, l'*Itinéraire* pose les éléments de ce que l'on peut déjà appeler une « patrie troubadour ».

24. *Journal de Jérusalem*, éd. cit., p. 49.

25. Voir Marie-Claude Chaudonneret, *Fleury Richard et Pierre Révoil. La peinture troubadour*, Arthena, 1980.

*La « patrie troubadour »*

Si la charité répond à l'esprit, la patrie fait pièce à la nation, réponse d'un royaliste au discours jacobin. Un relevé statistique montre d'ailleurs un renversement de proportion chez Chateaubriand entre 1797 et 1811 : dans l'*Essai sur les Révolutions* le terme *nation* est un petit peu plus souvent utilisé que celui de *patrie*, alors que dans le *Génie*, la balance s'inverse et que dans l'*Itinéraire*, elle est nettement en faveur de la patrie, dans une proportion de un à deux. Bien sûr, ces statistiques demanderaient une interprétation plus fine, notamment sur les différences d'emploi de ces deux termes, mais, dans ma démonstration, il me suffira de relever qu'elles indiquent une tendance, la volonté d'un Chateaubriand se sentant étranger dans son pays de redéfinir une patrie par opposition à la nation.

La première marque constitutive de cette patrie troubadour est sans doute la moins spécifique. C'est la mise en avant de la diversité des régions et de leurs talents. Ainsi, parmi les traces du passage des Français en Orient, Chateaubriand relève celles des soldats restés en Égypte après le départ de Bonaparte. Ces mamelucks « étaient Gascons, Languedociens et Picards » (p. 470), et l'un d'eux se distingue par son parler dialectal. Il en est de même des chevaliers dauphinois, qui auraient apporté des plants de vigne à Rhodes, et à qui est attribuée une langue (p. 271). Dans les traces françaises est relevée la diversité linguistique et ethnique de la France. Dans le même ordre d'idées, Alain Guyot a montré que les comparants choisis par Chateaubriand renvoient souvent à la réalité française<sup>26</sup> : le miel de Chamonix, « le site de la grande Chartreuse » (p. 112), « les environs de Chambéry » (p. 118), les « paysans francs-comtois » (p. 128), le « paysage de la Beauce après la moisson » (p. 256), les « montagnes du Bourbonnais » (p. 278), le « Jura » (p. 315). La principale fonction de ces comparaisons est bien sûr d'aider l'imagination du lecteur français à se figurer un lieu exotique à l'aide d'un paysage connu. Mais ce travail de la comparaison convoque le paysage de la patrie dans un espace étranger et en dit la beauté. En particulier, on notera que les lieux choisis pour ces comparaisons comme pour l'origine des Français épars dans le Levant sont souvent localisés par d'anciennes provinces : le Dauphiné, la Franche-Comté, la Picardie ou le Bourbonnais. Ces notations, diffuses dans le texte, reconstruisent la carte d'une France troubadour, qui s'oppose à une nation divisée en départements.

---

26. Alain Guyot, « L'Orient de Chateaubriand : Florides ou Bourbonnais ? Sens et fonction des analogies dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », dans *Chateaubriand. La fabrique du texte*, éd. Christine Montalbetti, Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 73-88.

Rhodes, Jérusalem et Carthage sont les lieux où émerge une patrie troubadour, qui se constitue autour de la figure centrale de saint Louis, de la chevalerie et de l'art gothique. Le bref passage de Rhodes offre une densité d'emblèmes : « Rhodes m'offrait à chaque pas des traces de nos mœurs et des souvenirs de ma patrie. » (p. 270) Or ces traces et ces souvenirs renvoient moins à la France moderne qu'à ce que Chateaubriand appelait son « ancienne patrie » ; le *Journal de Jérusalem* lève tout doute, car il précise : « les mœurs de mes aïeux et de ma patrie. » (p. 679, note 2). Ces traces sont constituées de « devises gauloises », « armoiries de nos familles historiques », Lis de France et arceaux gothiques (p. 270). La Gaule et la France médiévale, appréhendée à travers la notion de « gothique », sont les fondements de cette patrie, se substituant à, plutôt que doublant, l'antiquité classique. Au point même qu'un bas-relief de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qualifié de « monument curieux » dans le *Journal de Jérusalem*, devient « une Vierge gothique » dans l'*Itinéraire*. Si le voyageur retrouve une « petite France au milieu de la Grèce » (*ibid.*), c'est moins celle, contemporaine, qu'il a quittée quelques mois auparavant et où il se sent étranger, qu'une France de l'Ancien Régime, idéalisée dans une imagerie troubadour.

L'évocation de cette civilisation idéale, dont quelques lieux d'Orient portent les traces, est la source d'une émotion, par exemple à Rhodes dans la version donnée dans le *Journal de Jérusalem* : « J'avoue que les larmes me sont venues aux yeux en voyant partout des écussons sculptés dans les murailles<sup>27</sup> ». L'émotion est aussi due à l'association de l'ancienne patrie et des souvenirs de l'enfance. Ainsi, la cérémonie de remise au voyageur de l'ordre du Saint-Sépulcre (p. 445) rejoue une scène de l'ancienne chevalerie et la bénédiction paternelle au départ de Combourg, dont les *Mémoires d'outre-tombe* donneront une version mémorable. À un autre niveau, cette émotion est le signe irréfutable de l'attachement de l'homme à sa patrie : elle prouve l'existence de cet instinct. Lors de la visite des tombeaux de Godefroy et de Baudouin, une comparaison vient confirmer qu'il est fondé en nature : « je me crus transporté dans un de nos vieux monastères : j'étais comme l'Otaïtien quand il reconnut en France un arbre de sa patrie. » (p. 406) Comparée à un arbre, la sculpture devient consubstantielle à une terre, elle en est la production naturelle. Alors que ces mausolées étaient dans le goût antique, Chateaubriand les qualifie de « mausolées gothiques », créant un effet de cohérence globale. Les traces éparses dessinent les contours d'une patrie idéale et perdue, comme la Jérusalem de Joad dans *Athalie*, dans une reconstruction qui tient de l'esthétique troubadour et du *gothic revival*.

Dans cette perspective, l'*Itinéraire* propose les linéaments d'une nouvelle mise en intrigue de l'histoire nationale et des valeurs qui y président. Au récit qui place la monarchie française dans la continuité du règne d'Auguste, et à celui qui fait de la Révolution l'héritière de la République

---

27. *Journal de Jérusalem*, éd. cit., p. 25.

romaine, Chateaubriand préfère choisir comme moment fondateur, et ce dans l'esprit naissant du temps, l'histoire de la chevalerie française dans son effort pour reconquérir Jérusalem : « le temps de ces expéditions est le temps héroïque de notre histoire » (p. 373). La première Croisade, celle de Godefroy de Bouillon, est largement évoquée par le biais du Tasse à Jérusalem. À Carthage, c'est un épisode de la huitième croisade, relaté à l'aide des anciennes chroniques, où, par la contiguïté du lieu, saint Louis apparaît dans la lignée d'Énée et de Scipion. La concrétisation d'un ensemble cohérent se heurte toutefois à l'absence de grand poème épique français, une *Jérusalem délivrée* médiévale qui chanterait les exploits des Croisés. La redécouverte et l'édition de la *Chanson de Roland* n'interviendront qu'en 1837, et Chateaubriand se contente d'affirmer que ce temps « a donné naissance à notre poésie épique », sans pouvoir citer de texte précis. En quelque sorte, c'est Joinville qui en tient lieu.

Au choix de ce moment fondateur sont liées des valeurs, que Chateaubriand développe avec moins d'ampleur que ne le font dans les mêmes années certains membres du groupe de Coppet, comme Mme de Staël, Bonstetten ou Sismondi<sup>28</sup>. C'est d'abord l'idée de la valeur guerrière, qui se manifeste encore à la crainte que l'habit ou les armes françaises suscitent auprès des Arabes. Dans une forme de syncrétisme, Chateaubriand lie cette valeur moins à l'honneur qu'à la gloire : le rêve chevaleresque est revisité à la lumière de la gloire, dans le sens que lui ont donné les Lumières. À cet égard, l'évocation de la campagne d'Égypte participe de la revalorisation des armes et de la gloire françaises. Dans ces allusions, Bonaparte apparaît moins comme un général de la Révolution que comme l'héritier des chevaliers ou des Croisés :

Cet habit [l'habit français], naguère si méprisé des Orientaux, inspire aujourd'hui le respect et la crainte. La valeur française est *rentrée* en possession de la renommée qu'elle avait autrefois dans ce pays : ce furent des chevaliers de France qui rétablirent le royaume de Jérusalem, comme ce sont des soldats de France qui ont cueilli les dernières palmes de l'Idumée (p. 301)<sup>29</sup>.

Par là sont repensés la périodisation et les temps forts de l'histoire de France, plaçant l'actualité dans une nouvelle perspective. En effet, le propos de Chateaubriand ne se résume pas à construire un modèle nostalgique de la patrie perdue et associée aux souvenirs de l'enfance, dans un *lamento* de l'émigré ; la vision troubadour de la patrie ouvre sur une politique. La charité, en effet, valeur centrale de la patrie, on l'a vu, est exercée par les Pères pour défendre les voyageurs

28. Voir Jean-Marie Roulin, « Épopées et romans chevaleresques dans le groupe de Coppet. Racines nationales et identité européenne », dans *Le Groupe de Coppet et l'Europe (1789-1830)*, Actes du colloque de Tübingen, 8-10 juillet 1993, textes réunis par Kurt Kloocke, avec la collaboration de Simone Balayé, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1994, p. 183-197.

29. Je souligne. Passage publié dès 1807, dans « Quelques détails sur les mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs », *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> août 1807, p. 206.

contre l'oppression du « despotisme oriental » (p. 422). Or, sous le despotisme, pas de patrie possible (p. 101), reprend Chateaubriand après La Bruyère (p. 642, note 3 de p. 101), relayé par le chevalier de Jaucourt<sup>30</sup>. La construction d'une patrie troubadour vise à reconstituer le fondement symbolique d'un gouvernement où l'amour de la patrie serait rendu possible par la liberté, de même que Trajan l'avait rétabli après six tyrans<sup>31</sup>. Cette nouvelle patrie repose sur une vision de la liberté, fondée sur une opposition radicale au despotisme, une monarchie ressourcée et resacralisée, et située dans la perspective d'un nouvel « axe », Athènes-Jérusalem, comme Jean-Claude Berchet l'a bien montré dans son introduction (p. 42). C'est dans cet « axe » que se situe la synthèse de la gloire et de la charité, associée à la valeur des armes, ou, autrement dit, du grand homme d'une part, et du chevalier, du père du désert et de saint Louis d'autre part.

Ainsi la patrie, dans un puzzle constitué des pièces récoltées au fil du voyage, se reconstitue dans sa symbolique. Or, si Chateaubriand a pu exprimer l'émigration à travers l'expérience de l'exil à Babylone, c'est aussi par la médiation de Jérusalem que se pense le ressourcement de la patrie. Car il y a bien deux Jérusalem, l'ancienne et la nouvelle, comme il y a un Ancien et un Nouveau Testament, comme il y a l'épopée d'Homère et celle du Tasse. Les Juifs sont restés exilés dans leur pays, par l'aveuglement qui les ferme au Nouveau Testament. Aux Français donc, la tâche de comprendre la nécessité d'un nouveau texte. Pour essayer, en conclusion, de mettre en perspective l'*Itinéraire*, je rappellerai qu'en 1814, Chateaubriand a repris la synthèse du grand homme et du chevalier dans un essai politique : « Rien n'empêche, après tout, un gentilhomme d'être citoyen comme Scipion, et chevalier comme Bayard<sup>32</sup> ». Si le Nouveau Testament permet, sur le plan de la morale, de dépasser l'esclavagisme qui faisait l'écueil de la démocratie grecque, la Charte, qu'il défend ardemment, vient s'offrir politiquement comme le nouveau texte, ciment de la patrie, dans sa vision légitimiste.

Jean-Marie Roulin

---

30. « Il n'est point de patrie sous le joug du despotisme » (*Encyclopédie*, 1765, t. XII, p. 178).

31. *Ibid.*

32. *Réflexions politiques* (décembre 1814) ; *Œuvres complètes*, éd. cit., t. XVIII, p. 173.